

Billie Holiday

Lady Sings the Blues

Récit recueilli par William Dufty

Traduit de l'américain par Danièle Robert

/ Billie Holiday — Lady Sings the Blues / ISBN 2-86364-619-2

www.editionsparentheses.com

Éditions Parenthèses

En couverture :

Billie Holiday au Downbeat, New York, février 1947

copyright © 1979, William P. Gottlieb (William P. Gottlieb / Ira and Leonore
S. Gershwin Fund Collection, Music Division, Library of Congress, Washington).

Cette traduction a paru initialement dans la collection « Epistrophy ».

COLLECTION PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS FINANCIER
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR.

COPYRIGHT © 1956, BY ELEONORA FAGAN AND WILLIAM F. DUFTY.
ÉDITION ORIGINALE PUBLIÉE PAR DOUBLEDAY & CO.

COPYRIGHT © 1984, 2003, 2009, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE :
ÉDITIONS PARENTHÈSES, 72, COURS JULIEN, 13006 MARSEILLE

ISBN 978-2-86364-619-9 / ISSN 1279-7650

Some Other Spring

Papa et maman étaient mômes à leur mariage : lui dix-huit ans, elle seize ; moi, j'en avais trois.

Maman travaillait comme bonne chez des Blancs. Quand ils se sont aperçus qu'elle était enceinte, ils l'ont foutue à la porte. Les parents de papa, eux, ont failli avoir une attaque en l'apprenant. C'étaient des gens comme il faut qui n'avaient jamais entendu parler de choses pareilles dans leur quartier à Baltimore.

Mais les deux mômes étaient pauvres, et quand on est pauvre, on pousse vite.

C'est un miracle que Sadie Fagan, ma mère, ne se soit pas retrouvée en maison de redressement et moi à l'Assistance publique. Elle m'a aimée dès l'instant où elle a senti dans son ventre un léger coup de pied, alors qu'elle frottait par terre. Elle est allée à l'hôpital et a proposé un marché à la directrice : pour payer son séjour et le mien, elle ferait le ménage et servirait les autres femelles qui attendaient de faire leurs gosses. Marché conclu : maman avait treize ans ce mercredi 7 avril 1915 quand je suis née à Baltimore.

Le temps de tout rembourser pour sortir de l'hôpital et m'emmener chez ses parents, j'étais assez costaud et éveillée pour me tenir assise dans ma poussette.

Papa avait les activités des garçons de son âge : vendre des journaux, faire des commissions, aller à l'école. Un jour, il s'approcha de ma poussette, me tira de là et se mit à jouer avec moi. Voyant cela, sa mère poussa les hauts cris en le retenant :

— Clarence, cesse de jouer avec ce bébé. Tout le monde va croire que c'est le tien.

Et lui de répliquer :

— Mais, maman, c'est le mien !

Quand il lui répondait comme ça, elle était au bord de l'apoplexie. Il n'avait que quinze ans, était encore en culottes courtes, voulait devenir musicien et prenait des leçons de trompette. Trois ans après, il a eu droit aux pantalons longs pour le mariage. Après ça, nous sommes allés habiter dans une vieille maisonnette de Durham Street à Baltimore. Maman

avait été bonne dans le Nord, à New York et Philadelphie. Tous les gens riches qu'elle avait vus avaient le gaz et l'électricité ; elle a décidé de les avoir aussi. Alors, elle a économisé ses gages de la journée, et quand nous avons emménagé, nous étions la première famille du quartier à avoir le gaz et l'électricité.

Ça rendait les voisins fous, que maman fasse installer le gaz : d'après eux, si on creusait pour les canalisations, ça ferait sortir les rats. Ils n'avaient pas tort. Baltimore est célèbre pour ses rats.

Papa a toujours voulu jouer de la trompette, mais il n'a jamais eu cette chance. Avant qu'il ait pu s'en procurer une, l'Armée l'a enrôlé et envoyé de l'autre côté de l'océan. Manque de bol, il faisait partie de ceux qui ont été gazés là-bas : les poumons démolis. Il faut croire que s'il avait joué du piano, il aurait reçu une balle dans la main.

Ce fut la fin de ses espérances, mais le début d'une brillante carrière de guitariste. Il avait commencé à apprendre à Paris. Une bonne chose pour lui, parce que ça lui a évité la déprime de retour à Baltimore. Il fallait absolument qu'il soit musicien. Il a travaillé d'arrache-pied et obtenu un engagement chez les McKinney's Cotton Pickers. Mais quand il a commencé à tourner avec cet orchestre, ç'a été le début de la fin de notre vie de famille. Baltimore n'était plus qu'une étape pour lui.

Pendant toute la durée de la guerre, maman avait travaillé dans un atelier à la confection d'uniformes et de treillis pour l'Armée. Maintenant, c'était fini et elle a pensé qu'elle gagnerait plus en allant se placer dans le Nord. Alors elle m'a laissée chez mes grands-parents qui habitaient une vieille baraque avec ma cousine Ida, ses deux enfants Henry et Elsie, et mon arrière-grand-mère.

On était tous serrés comme des sardines dans cette piaule. Je dormais dans le même lit qu'Henry et Elsie, et Henry le mouillait tous les soirs. Ça me rendait malade et quelquefois je me levais et restais assise sur une chaise jusqu'au matin. Alors ma cousine Ida entra, voyait le lit, m'accusait de l'avoir mouillé et se mettait à me battre. Quand elle était hors d'elle, je prenais quelque chose ! Pas avec une courroie, pas une fessée sur le cul, mais à coups de poing ou de fouet.

Elle ne pouvait pas me comprendre : les autres mêmes, quand ils avaient fait une connerie, mentaient pour se tirer d'affaire. Moi, je m'amenais et je l'avouais. Alors elle piquait sa crise, me traitait de mauvais sujet et de propre à rien. Elle n'arrêtait pas de dire à ma mère qu'un jour je ramènerais un bébé à la maison comme elle, et que je déshonorerais cette foutue famille. Une fois, elle m'a entendue dire « Nom de Dieu » et devant l'énormité de la chose elle m'a balancé une casserole d'amidon bouillant à la tête. Mais elle a raté son coup, parce que je l'ai esquivée.

Quoi que je fasse, elle trouvait toujours à redire, alors qu'elle n'engueulait jamais Henry. Quand j'en ai eu marre d'être battue à cause de lui pour le lit mouillé, j'ai persuadé Elsie de dormir une nuit entière avec moi par terre. Elle crevait de peur. Il faisait froid et elle était sûre que nous allions geler.

— D'accord, je lui ai dit, on peut geler. Mais si on n'est pas mortes de froid demain matin, le lit sera mouillé et nous, on n'y sera pas !

C'est ce qui s'est passé ; alors cousine Ida m'a battue cette fois pour avoir fait la maligne avec elle. Et elle a ajouté : « Henry est petit. »

On ne pouvait rien lui dire sur son gosse, pourtant qu'est-ce qu'il nous a fait passer, à nous les filles ! Il a même essayé de faire avec nous ce qu'on appelait « la chose » quand on était au lit. Quelquefois on était tellement fatiguées de se battre toute la nuit avec ce petit ange qu'on n'arrivait pas à se lever à l'heure pour l'école. J'essayais de discuter avec lui parce que je savais que ça ne donnerait rien de bon d'en parler à cousine Ida. Je lui disais : « Henry, ça la fout moins mal avec moi, je suis ta cousine. Mais Elsie, c'est ta sœur, et en plus, elle est malade. »

Plus tard, il est devenu boxeur, puis pasteur. Mais quand il était petit, qu'est-ce qu'il m'en a fait voir, ce mioche !

Un jour, après avoir joué au base-ball, j'étais assise au bord du trottoir. J'avais une peur bleue de tous les insectes, même les plus petits, de tout ce qui grouillait, et Henry le savait. Ce jour-là, il se campa devant moi, tenant par la queue un de ces énormes bon Dieu de rats de Baltimore, et me le balança sous le nez. Je le suppliai : « Pas ça, Henry. » « Qu'est-ce qu'y a, t'as peur ? » dit-il en ricanant et en le balançant de plus en plus près. Je dis : « Toutes les filles ont peur des rats et des insectes. » Il continuait à le balancer. Finalement, il me le flanqua en plein dans la figure. J'attrapai une batte de base-ball et Henry se retrouva à l'hôpital John-Hopkins.

Je ne crois pas que ma grand-mère m'ait beaucoup plus comprise, mais elle ne me battait jamais comme cousine Ida, et ça, c'était déjà quelque chose. Mon grand-père m'aimait bien, lui. Il était à moitié Irlandais et portait le nom de son père, Charles Fagan, qui venait d'Irlande.

Mais celle que j'aimais le plus, c'était mon arrière-grand-mère, la mère de mon grand-père. Elle, elle m'aimait vraiment, et moi, je l'adorais. Elle avait été esclave dans une grande plantation en Virginie, et me racontait toute sa vie là-bas. Elle avait une petite maison à elle au fond de la plantation. Le propriétaire, M. Charles Fagan, un bel Irlandais, vivait avec sa femme blanche et ses enfants dans la grande maison. Et dans celle du fond, il rendait visite à mon arrière-grand-mère. Elle a eu seize enfants de lui, tous sont morts, excepté mon grand-père.

Nous parlions de la vie, et elle me disait ce que c'était qu'être esclave, appartenir corps et âme à un homme blanc qui est en plus le père de vos enfants. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle connaissait la Bible par cœur d'un bout à l'autre et elle était toujours prête à me raconter une histoire tirée des Écritures.

Elle avait alors quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans et était hydrique. Je m'occupais d'elle tous les jours après l'école. Personne d'autre ne lui prêtait attention. Parfois je lui donnais un bain, et je lui entourais les jambes de bandes propres ; je lavais les vieilles qui sentaient mauvais. Elle dormait dans un fauteuil depuis dix ans. Le docteur avait dit que si on la couchait, elle mourrait. Mais je ne le savais pas. Et une fois, comme je venais de lui changer ses bandages, elle m'a raconté une de ses histoires, puis m'a suppliée de la laisser s'étendre. Elle disait qu'elle était fatiguée. Je ne voulais pas la laisser faire, mais elle me suppliait tellement, j'ai eu pitié. Alors j'ai mis une couverture sur le plancher et je l'ai aidée à s'allonger. Elle a voulu que je me couche à côté d'elle pour me raconter une autre histoire. Moi aussi, j'étais fatiguée. Je m'étais levée tôt pour faire des escaliers. Alors, je me suis allongée près d'elle. Je ne me souviens plus de l'histoire parce que je me suis endormie tout de suite. Au bout de quatre ou cinq heures, je me suis réveillée. Le bras de grand-mère était serré autour de mon cou et je ne pouvais plus l'enlever. J'essayai, essayai, et puis je m'affolai : elle était morte. Je me mis à hurler. Des voisins accoururent. Ils durent casser le bras de grand-mère pour me délivrer. Ensuite, je suis restée un mois à l'hôpital à cause du choc nerveux.

Quand je suis rentrée à la maison, cousine Ida a recommencé illico ce qu'elle avait toujours fait : me battre. Ce coup-ci, c'était pour avoir laissé grand-mère quitter son fauteuil. Le docteur a essayé de la freiner, disant que si elle continuait je deviendrais très nerveuse en grandissant. Ça ne l'a jamais arrêtée.

J'étais déjà une petite femme à six ans. Grande pour mon âge, de gros seins, de gros os, un bon gros cul épanoui, enfin bref, j'ai commencé à faire des boulots avant et après l'école, garder des enfants, faire des commissions, nettoyer ces damnés perrons blancs qu'on trouve partout à Baltimore. Les familles blanches du voisinage me payaient cinq cents pour les frotter de fond en comble. J'ai décidé de gagner plus et j'ai trouvé un moyen : je me suis acheté une brosse, un seau, du savon et une grosse barre de ce produit que je me rappellerai toujours : le « Bon Ami ».

La première fois que je me suis présentée chez des Blancs et que j'ai demandé à la femme quinze cents pour mes services, elle a failli avoir un coup de sang. J'ai expliqué que c'était plus cher parce que je fournissais le matériel. Elle a dû penser que j'avais un sacré culot,

mais avant qu'elle ait eu fini, j'avais ajouté que je nettoierais le carrelage de la cuisine ou de la salle de bains en prime. C'était gagné ; j'ai eu le boulot.

Toutes ces garces étaient des fainéantes, je le savais, et c'est par là que je les ai eues. Elles se foutaient pas mal que leurs foutues baraques soient dégueulasses à l'intérieur, pourvu que leurs perrons blancs soient nets. Quelquefois, je me faisais jusqu'à quatre-vingt-dix cents par jour. Il m'est arrivé même d'aller jusqu'à deux dollars dix cents, ce qui représentait quatorze carrelages de cuisine ou de salle de bains et autant de perrons.

Cette « entreprise de nettoyage » m'a fait renoncer aux patins à roulettes, à la bicyclette, et à la boxe aussi. Pourtant j'aimais ça. À l'école, on apprenait à boxer même aux filles. Mais j'ai laissé tomber. Une fois, une fille m'avait donné un coup sur le nez et ça m'avait énervée : j'avais enlevé mes gants et lui avais tapé sur le cul. Le prof de gym était si furieux que je n'ai plus pu réparaître au gymnase.

En tout cas, que je monte à bicyclette ou que je frotte le carrelage sale d'une salle de bains, j'adorais chanter tout le temps. J'aimais la musique. Dès que je pouvais aller en entendre quelque part, j'y allais.

Alice Dean dirigeait un bordel au coin de la rue tout près de chez nous, et je faisais régulièrement des courses pour elle et pour les filles. J'avais le sens du commerce à l'époque ! Je ne faisais jamais une commission pour quelqu'un à moins de cinq ou dix cents. Mais pour Alice et les filles, j'aurais couru n'importe où, et je lavais leurs cuvettes, leur sortais le savon Lifebuoy et les serviettes. Quand Alice venait pour me payer, je lui faisais cadeau des sous pourvu qu'elle me laisse monter dans son grand salon écouter Louis Armstrong et Bessie Smith sur son phonographe. Un phonographe coûtait très cher à cette époque et, dans le voisinage, il n'y en avait nulle part ailleurs que chez Alice. C'est là que j'ai passé des heures merveilleuses à écouter Pops et Bessie. Je me souviens de l'enregistrement de *West End Blues* par Pops et à quel point il m'avait soufflée. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un chanter sans paroles : je ne savais pas qu'il chantait tout ce qui lui passait par la tête quand il oubliait les paroles. Ba-ba-ba-ba-ba et tout le reste avaient des tas de sens pour moi, autant que d'autres mots que je ne comprenais pas toujours. Ça changeait, suivant mon état d'esprit, le même sacré disque me rendait tantôt si triste que je pleurais comme une madeleine, tantôt si heureuse que j'oubliais combien j'avais payé cher cette séance dans le salon.

Mais maman ne voyait pas d'un bon œil sa fille fréquenter la maison du coin de la rue, et de plus elle ne comprenait pas pourquoi je ne ramena pas de fric à la maison. Elle soupirait : « Je connais Eleonora (c'est mon nom de baptême), elle ne travaille jamais pour rien. »

Quand elle a découvert que cet argent durement gagné servait à louer le salon d'Alice pour écouter du jazz sur son phonographe, elle n'en est pas revenue.

Je ne crois pas être la seule à avoir entendu du bon jazz pour la première fois dans un bordel, je n'ai jamais essayé d'en tirer des conclusions. Si j'avais entendu Louis et Bessie à une grande fête scoute, j'aurais aimé ça tout pareil. Mais beaucoup de Blancs ont entendu du jazz pour la première fois dans des lieux comme chez Alice, et ils ont contribué à l'appeler « musique de bordel ». Ils oublient comment c'était à l'époque.

Un bordel était à peu près le seul endroit où les Noirs et les Blancs pouvaient se rencontrer normalement, car bon Dieu ! ce n'était pas dans les églises qu'ils pouvaient se coudoier. À Baltimore, les boîtes comme chez Alice étaient les seuls endroits assez chic pour avoir un phonographe et assez à la page pour passer les meilleurs disques. Ça, bon sang, j'en suis sûre. Si j'avais entendu les voix déchirantes de Pops et Bessie par la fenêtre du salon d'un pasteur, j'aurais fait des courses à l'œil pour lui. Mais à l'époque il n'y avait pas à Baltimore de prêtres comme le Père Norman O'Connor de Boston qui adore le jazz et que ses nombreux paroissiens écoutent maintenant présenter les disques à la radio.

Les rares autres endroits où l'on pouvait entendre de la musique étaient les bals. Aussi j'y allais le plus possible, pas pour danser, uniquement pour écouter l'orchestre. Seulement ça, cousine Ida ne risquait pas de le croire. Elle prétendait que je restais en dehors de la piste de danse pour me balader tout autour et rencontrer des garçons. Elle m'a battue pour ça aussi.

Elle se demandait toujours ce que je faisais avec les garçons. Nous habitions à côté d'un brocanteur. Tous les jours son camion était garé devant la porte, après la tournée ; les garçons du quartier avaient l'habitude de s'y retrouver pour jouer aux billes et aux dés. J'en faisais autant. Je m'amusais et je me battais avec eux, mais c'était tout. Un jour, une vieille fouine s'est penchée à une fenêtre du second étage et m'a menacée du doigt. Puis elle est descendue et m'a crié après, disant que j'étais une honte pour le quartier, à cause de ce que je faisais avec les garçons.

Le sexe, ça ne m'intéressait pas, et avec les garçons je me comportais comme un garçon. J'étais l'un d'eux. Aussi quand cette vieille salope de fouine a pointé son doigt sur moi, je me suis mise à hurler aussi :

— Vous voulez dire que je fais l'amour avec eux, non ?

En entendant ce vilain mot, elle a oublié pourquoi elle avait commencé à m'invectiver, et elle a recommencé à gueuler contre mon langage. L'horrible pour elle, c'était que je dise tout haut ce qu'elle était

en train de penser. Mais je ne voulais pas qu'elle cause du souci à ma mère, car je savais que maman s'en faisait. Elle me répétait : « Tu n'as pas de père. Je travaille si dur, je t'en prie, ne fais pas la même faute que moi. » Elle avait toujours peur que je tourne mal et qu'alors elle ne puisse rien me dire ; si elle pensait que je faisais une bêtise, elle ne me frappait pas. Elle pleurait simplement, et je ne pouvais supporter qu'elle pleure. Je ne voulais pas lui faire de peine, et ne lui en ai jamais fait — sauf trois ans avant sa mort, quand je commençai à me défoncer.

Pour en revenir à mon histoire, ce qui me tracassait, c'était ce que cette vieille connasse pouvait dire à ma mère. Aussi quand elle m'a dit qu'elle était sûre que je faisais des saletés avec les garçons alors que c'était faux, j'ai empoigné un balai et je l'ai battue jusqu'à ce qu'elle jure de dire à ma mère qu'elle ne m'avait jamais vue faire quoi que ce soit.

Les garçons, eux, ne se privaient pas. Ils étaient à la recherche de filles qui voudraient bien. Moi, je pouvais leur dire qui. Celle qui marchait à tous les coups, c'était la plus sainte nitouche du coin. Elle n'arrêtait pas de dire qu'elle deviendrait une grande danseuse ; en attendant, elle marchait non seulement avec les copains, mais en plus avec tous les hommes mariés. Et toujours avec son air comme il faut de petite fille modèle, la miss Evelyn, qui n'aurait jamais dit « Bon Ami » la bouche pleine. Alors que moi, parce que ma mère avait fauté, tout le monde, y compris cousine Ida, me faisait passer le carcan.

Je suis retournée à Baltimore il y a quelques années quand j'ai chanté au Royal Theatre. Je suis arrivée au volant de ma Cadillac blanche devant la maison d'Evelyn, je l'ai garée exactement à la place du camion du brocanteur. Notre vierge folle qui devait devenir une grande danseuse était toujours là. Elle avait six marmots, aucun du même père, et elle était toujours dans sa crasse et sa graisse. Les mômes m'ont fait la haie dans la rue ; je leur ai acheté des glaces et leur ai donné cinquante cents chacun. Pour eux c'était une aubaine et ils m'ont prise pour une grande vedette.

Evelyn avait toujours un mec à la maison, et ce jour-là, c'était un jeune métis beau garçon. Il s'est penché à la fenêtre, a montré un des six gosses en disant : « Celui-là, c'est le mien. »

Je n'ai jamais oublié cette journée : c'étaient bien ces gens qui nous avaient fait chier, maman et moi, avec leur morale.

J'ai renoncé à d'autres choses encore quand je me suis lancée dans le nettoyage à plein temps. J'adorais aller au « tout-à-cent francs » de Baltimore pour acheter des hot-dogs. On n'y servait pas les nègres. Moi on m'en vendait un parce que j'étais môme et que personne n'y faisait attention, mais si on m'attrapait en train de le manger avant d'être sortie dans la rue, on m'accusait de semer la pagaille et on m'engueulait.

J'adorais les bas de soie blancs, aussi, et bien sûr, les souliers vernis. Trop cher pour moi. Mais je me faufilais dans le « tout-à-cent francs », je chipais les chaussettes blanches et je décampais. Et alors ? On n'aurait pas voulu me les vendre, même si j'avais eu l'argent.

J'ai appris à me glisser par la porte de sortie dans les cinémas pour économiser les dix cents que coûtait l'entrée. Je n'ai pas raté un seul film de Billie Dove. J'en raffolais. J'essayais de me coiffer comme elle, et par la suite, je lui ai emprunté son prénom. Le mien, Eleonora, était bougrement long pour qu'on l'emploie. D'ailleurs, je ne l'ai jamais aimé, surtout quand ma grand-mère l'a raccourci en me criant : « Nora ! » du fin fond de la maison. Mon père s'était mis à m'appeler Bill parce que j'étais un garçon manqué. Ça m'était égal, mais je voulais être jolie, aussi, et avoir un joli nom. Alors j'ai décidé que ce serait Billie, et ça m'est resté.

Tout le temps que maman a travaillé à Philadelphie et New York, elle m'a envoyé des vêtements que les Blancs chez qui elle était lui donnaient. Ils étaient beaux, et j'étais toujours la gosse la mieux habillée du quartier quand j'étais sur mon trente-et-un.

Ma mère savait que je n'aimais pas beaucoup vivre chez mes grands-parents avec la cousine Ida. Elle non plus d'ailleurs. Mais la seule chose à faire pour elle était de travailler dur et d'économiser sou par sou. C'est ce qu'elle a fait.

Sitôt que papa commença les tournées avec les McKinney's Cotton Pickers, il disparut. Plus tard, il fut engagé dans l'orchestre de Fletcher Henderson. Il était toujours en voyage et un jour on a appris qu'il avait demandé le divorce et avait épousé une Antillaise du nom de Fanny.

Quand ma mère est revenue à Baltimore, elle avait neuf cents dollars d'économies. Elle a acheté une très belle maison dans Pennsylvania Avenue, au nord de la ville, dans le quartier chic. Elle avait l'intention de prendre des locataires : nous allions vivre comme des dames et tout irait bien.

Toutes les putes de luxe portaient à ce moment-là de grands chapeaux de velours rouge garnis de paradis. Ces galurins, c'était la grande mode. On ne les touchait pas à moins de vingt-cinq dollars — une fortune dans les années vingt. J'avais toujours voulu que maman en ait un, et quand finalement elle se l'est offert, j'en ai été tellement ravie que je faisais des scènes pour qu'elle le porte du matin au soir.

Si elle sortait sans le mettre, je piquais ma crise. Cela lui allait si bien, et j'avais envie qu'elle soit belle tout le temps. Elle n'était pas plus haute que trois pommes et pesait moins de quarante kilos. Avec son chapeau de velours rouge orné de paradis, c'était une vraie poupée vivante. Lorsqu'elle se sapait comme ça pour sortir, elle parlait toujours

de dégoter un mari riche qui nous retirerait toutes les deux du boulot. Mais le cœur n'y était pas. Peu de temps après le remariage de papa, elle rencontra Phil Gough, un docker de Baltimore qui était d'excellente famille : ses sœurs travaillaient toutes dans les bureaux, étaient très claires de peau et n'admettaient pas que leur frère se mette en ménage avec maman parce que nous étions d'un ou deux tons plus foncées. Lui ne s'occupa absolument pas de ça ; il épousa maman en tout cas, et fut pour moi un gentil beau-père toute sa vie, c'est-à-dire peu de temps. J'ai été heureuse un court moment ; ça ne pouvait pas durer.

Un jour, en rentrant de l'école (maman était chez le coiffeur), je n'ai trouvé personne à la maison sauf M. Dick, un de nos voisins. Il m'a raconté que ma mère lui avait demandé de m'attendre et de m'emmener à quelques pas de là chez quelqu'un où elle viendrait nous rejoindre. J'étais sans méfiance, il m'a prise par la main et je l'ai suivi jusqu'à une maison ; là, une femme nous a fait entrer. J'ai réclamé ma mère et ils m'ont répondu qu'elle n'allait pas tarder.

Je crois même qu'ils ont ajouté qu'elle avait téléphoné pour dire qu'elle serait en retard. Il se faisait de plus en plus tard et je commençais à avoir sommeil. M. Dick, voyant que je dormais, m'a emmenée me coucher dans une des chambres du fond. J'étais presque endormie quand il m'a grimpé dessus en essayant de faire comme mon cousin Henry. Je me suis mise à gigoter et à gueuler comme une perdue. Pendant ce temps, la femme est entrée et a voulu me maintenir la tête et les bras pour qu'il puisse me baiser. Je leur ai fait passer un mauvais quart d'heure, à gigoter, griffer et gueuler. Comme je reprenais mon souffle, j'ai entendu des cris de plus en plus forts. Tout de suite après, ma mère et un policier ont enfoncé la porte.

Je n'oublierai jamais cette nuit-là.

Même si vous êtes une traînée, vous ne voulez pas qu'on vous viole. Même une pute qui ferait vingt-cinq mille passes par jour ne voudrait pas se laisser violer. C'est la pire chose qui puisse arriver à une femme. Et ça m'est arrivé quand j'avais dix ans.

Je ne pouvais pas comprendre comment ma mère avait fait pour trouver l'endroit où on m'avait emmenée. En fait, quand elle était rentrée, une des nanas de M. Dick, une jalouse expéditive, l'attendait devant la porte, pour lui conseiller de m'éloigner de son mec. Maman, pour s'en débarrasser, lui avait dit que je n'étais qu'une gosse et que sa jalousie stupide ne tenait pas debout.

« Qu'une gosse ? » avait-elle ricané, « elle s'est tirée avec mon homme, elle s'en paye avec lui à l'heure qu'il est, et si vous me croyez pas, je vais vous dire où vous pouvez la trouver. » Maman, sans perdre une seconde, avait appelé la police, pris cette chienne en chaleur par le

bras et l'avait entraînée jusqu'à la maison où j'étais prisonnière. Une jolie maison, ça oui !

Ce n'était pas tout. Les flics ont emmené Dick au commissariat, mais ils nous ont emmenées nous aussi, alors que je pleurais dans les bras de ma mère et que je saignais. Au poste, au lieu de nous traiter comme des gens qui ont fait appel à la police, ils ont fait comme si j'étais une criminelle. Ils ont empêché ma mère de me ramener à la maison. M. Dick avait dans les quarante ans, moi dix. Peut-être que l'officier de police avait déduit mon âge de mes seins et de mes jambes, je ne sais pas. En tout cas, ils se sont figuré que c'était moi qui avais attiré ce vieux bouc dans le bordel, ou quelque chose comme ça. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils m'ont foutue en taule. Ma mère a eu beau pleurer, crier et supplier, ils l'ont mise à la porte, et m'ont confiée à une grosse matrone blanche. Quand elle a vu que je saignais toujours, elle a eu pitié de moi et m'a donné deux verres de lait. Mais personne d'autre n'a fait quoi que ce soit pour moi, sinon me jeter des coups d'œil graveleux et rire sournoisement.

Au bout de deux jours de cellule, on m'a fait comparaître : M. Dick en a pris pour cinq ans. Pour moi ça a été l'institution religieuse. Je n'oublierai jamais cet endroit : il est tenu par des sœurs catholiques, de celles qui restent enfermées entre quatre murs. Quand vous entrez, on vous donne un uniforme bleu et blanc et un nom de sainte. J'ai tiré sainte Thérèse.

Il y avait là à peu près cent filles, la plupart pour avoir volé ou taillé l'école. Mais elles savaient que j'étais là pour une histoire d'homme, c'est ce qui m'a valu d'être considérée comme un crack.

Si vous ne respectiez pas les règlements, au moins on ne vous battait pas comme la cousine Ida. Pour votre punition, on vous faisait porter une robe rouge en haillons. Dans ce cas, les autres filles n'avaient le droit ni de s'approcher de vous ni de vous parler. Je n'oublierai jamais la première fille que j'ai vu porter la robe. C'était une vraie dure ; elle était seule dans la cour du fond, debout sur une balançoire. Elle se balançait de plus en plus haut, tout en hurlant, toujours plus haut. Elle faisait tellement d'efforts qu'elle était haletante, et tout autour, les gosses ne la quittaient pas des yeux.

La mère supérieure essayait de les faire circuler et de briser la fascination qui s'exerçait sur le groupe. La fille en haillons rouges continuait à se balancer en criant. Elle devait penser que tant qu'elle resterait là, sur la balançoire, personne ne pourrait l'atteindre. La mère supérieure la regarda, puis se tourna vers le groupe en disant : « Retenez bien ceci : Dieu la punira. Dieu la punira. » Quelques secondes après, il y eut une brusque secousse. Au moment où elle atteignait le point le plus haut, la balançoire céda et la fille fut projetée par-dessus la clôture en hurlant.

Puis on entendit un horrible bruit mat, puis plus rien. Quand on la ramassa, elle avait les vertèbres cervicales brisées.

La première fois que j'ai porté la robe, c'était Pâques. Ma mère est venue me voir et m'a apporté un énorme panier contenant deux poulets frits, une douzaine d'œufs durs et tout un tas de choses. Comme j'avais la robe rouge, les sœurs ont donné mon panier aux autres filles et m'ont obligée à les regarder manger. Mais je n'étais pas assez punie : elles ne m'ont pas laissée dormir dans le dortoir ; une des pensionnaires était morte et le corps reposait dans le salon. Comme punition, on m'a enfermée dans cette pièce toute la nuit. C'était peut-être la fille qui s'était cassé le cou sur la balançoire, je ne me souviens pas bien. Tout ce que je savais, c'est que je ne pouvais pas rester avec un cadavre depuis la mort de mon arrière-grand-mère. Impossible de dormir, impossible de supporter ça : j'ai gueulé et cogné sur la porte, la martelant jusqu'à ce que mes mains soient en sang, si fort que j'ai empêché la baraque de dormir.

À la visite suivante, j'ai dit à ma mère que si elle voulait me revoir vivante, elle avait intérêt à me sortir de là. Elle a compris. Avec grand-père, elle a pris un avocat, s'est fait aider par de riches Blancs chez qui elle travaillait, et on a pu me tirer de là alors que, d'après le juge, j'aurais dû y rester jusqu'à ma mort ou ma majorité.

J'y suis retournée longtemps après, parce qu'il me fallait mon acte de naissance pour obtenir un passeport pour l'étranger. J'avais dit aux autorités que j'étais née à l'hôpital de Baltimore où ma mère frottait les planchers et portait l'eau alors qu'elle avait treize ans à peine, mais on ne m'avait pas crue.

Je suis donc retournée voir la mère supérieure... la même depuis trente ans.

J'ai revu les lieux où j'avais dormi, où j'avais été baptisée, confirmée, et où je m'étais foutu les mains en marmelade parce qu'on m'avait affublée de haillons rouges et enfermée avec un cadavre.

Table

I / Some Other Spring	5
II / Ghost Of Yesterdays	17
III / Painting The Town Red	27
IV / If My Heart Could Only Talk	35
V / Getting Some Fun Out Of Life	43
VI / Things Are Looking Up	47
VII / Good Morning, Heartache	53
VIII / Trav'lin' Light	59
IX / Sunny Side Of The Street	71
X / The Moon Looks Down And Laughs	79
XI / I Can't Get Started	83
XII / Your Mother's Son-In-Law	89
XIII / One Never Knows	97
XIV / I'm Pulling Through	103
XV / The Same Old Story	105
XVI / Too Hot For Words	109
XVII / Don't Know If I'm Coming Or Going	113
XVIII / Travellin' All Alone	119
XIX / I'll Get By	129
XX / No-Good Man	135
XXI / Where Is The Sun ?	139
XXII / I Must Have That Man	145
XXIII / Dream Of Life	153
XXIV / God Bless The Child	165